



# Programme

Nous reprendrons le programme publié par M. H. Dauphin, dans le bulletin n° 1 de la Société des Amis du Vieil Arles.

- 1 — Publication d'un bulletin.
- 2 — Démarches et campagnes pour le classement de monuments non encore classés.
- 3 — Démarches et campagnes pour l'achat d'immeubles ou vestiges intéressants.
- 4 — Démarches et campagnes pour l'exhumation de monuments enfouis.
- 5 — Démarches et campagnes pour le dégagement de monuments de certaines constructions parasites.
- 6 — Démarches et campagnes pour la restauration des monuments.
- 7 — Démarches et campagnes pour la réparation des monuments.
- 8 — Commission des fouilles au service du Conservateur des Musées.
- 9 — Lutte contre l'abus général de l'affichage.
- 10 — Sauvegarde des noms typiques des rues, quartiers, boulevards...
- 11 — Publication de guides catalogues de chaque Musée.
- 12 — Embellissement de la ville et mise en valeur des sites et monuments.
- 13 — Demander la création d'un prix d'Arles à l'instar du prix de Rome.
- 14 — Aide aux Musées existants et aux créations nouvelles.
- 15 — Organisations d'excursions, cours, conférences, visites commentées.
- 16 — Faciliter la réunion de congrès archéologiques.
- 17 — Aide au Syndicat d'Initiative.
- 18 — Sauvegarde des Monuments non classés et de biens particuliers.
- 19 — Concours pour les jeunes des écoles.
- 20 — Amélioration du gardiennage des monuments.
- 21 — Restitution d'oeuvres ou de monuments détenus par ailleurs.
- 22 — Mesure contre le vandalisme.
- 23 — Encouragement du folklore arlésien.

**Pour répondre aux préoccupations actuelles, nous ajouterons :**

- 24 — Documentation des constructeurs : propriétaires et entrepreneurs
- 25 — Publicité au bénéfice des réalisations réussies : -restaurations et améliorations.
- 26 — Inventaires des éléments constituant le patrimoine artistique secondaire de la ville d'Arles ; niches, porte anciennes, vieux hôtels.
- 27 — Collaboration avec tous les organismes qui travaillent à la sauvegarde de la vieille ville.

En bref **INFORMER - ENCOURAGER - COLLABORER**  
pour  
**DÉGAGER - PROTÉGER - RESTAURER**  
le patrimoine historique et esthétique arlésien

# SOMMAIRE

Éditorial	page 1
Arles au bas Empire Le poème d'Ausone	page 2
Petites notes sur nos grandes familles	page 3
Notre musique provençale	page 8
Charité et générosité arlésiennes	page 7
Silhouettes arlésiennes – La Camargo	page 12
Contes du Pays d'Arles Les pieds de monsieur Bouscarle	page 16
Les jeunes à l'honneur	page 18
Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence	page 24

# Éditorial

La défense du patrimoine arlésien est une action qui demande beaucoup de persévérance pour surmonter les difficultés qui surgissent à chaque instant.

Ces difficultés sont de tous ordres : maladie qui nous prive d'un de nos plus précieux collaborateurs ; problèmes professionnels qui freinent l'activité d'un autre ; brume permanente qui nous empêche de réaliser le panorama photographique nécessaire pour la table d'orientation ; vacances de l'entrepreneur qui doit faire l'étude pour l'éclairage des niches au coin des rues du centre ville...

Ce sont quelques exemples parmi tant d'autres. Cela ne nous empêche pas de soutenir nos efforts et d'œuvrer dans le silence jusqu'à la réussite des activités entreprises. Car nous avons la ténacité de la race provençale.

La maladie sera vaincue, la brume s'estompe avec les premiers frissons de l'automne. Nous avons enfin notre reportage panoramique et le collaborateur guéri, plein d'ardeur, fouille actuellement les archives de la Bibliothèque nationale pour réunir, en vue de notre plaisir, une riche moisson de documents inédits que nous aurons le plaisir de publier dans nos prochains bulletins.

Si nous ne sommes pas toujours spectaculaires, que nos amis sachent que nous poursuivons notre œuvre, cette œuvre commune pour laquelle vos abonnements à notre bulletin forment la base de votre solidarité.

Mais il nous faut davantage.

Il nous faut quelques mots d'amitié qui nous aident à poursuivre l'effort entrepris ; quelques réflexions qui nous aident à rester dans le bon chemin ; quelques critiques aussi, si elles restent amicales et constructives.

Il nous faut surtout votre participation réelle.

Notre association s'est développée car elle exprime publiquement les préoccupations de plus de 950 personnes, mais il n'est pas humainement possible à un bureau de 5 ou 6 membres de réaliser tous les souhaits sous-jacents.

Il nous faut des membres actifs et qui le soient réellement. Il ne suffit pas pour avoir bonne conscience de faire partie d'une association numériquement importante dans laquelle une petite équipe de jeunes a réalisé la restauration de la Genouillade, débroussaillé le pourtour du théâtre antique, nettoyé les niches de la Roquette...

Ces mêmes jeunes, aussi dévoués soient-ils, ne peuvent pas tout faire... et attendent les moins jeunes pour achever l'œuvre entreprise.

De grandes tâches vous attendent.

Il faut restaurer les niches nettoyées, compléter les inventaires urbains, flécher les circuits touristiques, éclairer les statuettes, mettre en valeur des façades ou des cours intérieures, lessiver et cirer des portes anciennes, rencontrer et convaincre les propriétaires pour les inciter à repeindre les volets de leurs immeubles...

Ce sont des travaux dans l'ombre. Ils ont peu de volontaires. Ils seront certainement plus nombreux quand nous attaquerons la restauration de la chapelle Saint-Blaise, plantée sur l'Hauture et dominant la ville.

Je le déplore presque, car toute notre ambition est de faire un travail en profondeur — obscur peut-être — mais solide et durable, pour la gloire de la ville d'Arles et non pour la gloire de notre petite équipe.

Et pour cela, amis, nous comptons sur vous.

Le président :  
**J. Landriot.**

---

## Arles au bas Empire – Le poème d'Ausone

Ausone, poète gallo-romain du IV<sup>e</sup> siècle qui vivait sous le règne des empereurs Valentinien et Gratien, a consacré l'un de ses poèmes aux grandes villes de l'Empire à son époque, sous le titre « Ordonobilium urbium » (nomenclature des villes célèbres). Arles s'y trouve au 8<sup>e</sup> rang, après Trèves et Milan, mais avant Athènes, fort déchuée à cette époque, Toulouse et Bordeaux, ville natale de l'auteur.

Voici tout d'abord le texte latin, fort concis comme on peut en juger :

- 1 — PANDE DUPLEX ARELATE (1) TUOS BLANDA HOSPITA PORTUS
- 2 — GALLULA ROMA ARELAS QUAM NARBO MARTIUS ET QUAM
- 3 — ACCOLIT ALPINIS OPULENTA VIENNA COLONIS
- 4 — PRAECIPITIS RHODANI SIC INTERCISA FLUENTIS
- 5 — UT MEDIA FACIAS NAVAL' PONTE PLATEAM
- 6 — PER QUEM ROMANI COMMERCIA SUSPICIS ORBIS
- 7 — NEC COHIBES POPULOSQUE ALIOS ET MOENIA DITAS
- 8 — GALLIA QUI FRUITUR GREMIOQUE AQUITANIA LATO

Bien entendu, la question qui se pose n'est pas d'en faire une traduction littérale, mais bien plutôt d'en dégager tout ce que l'auteur a voulu montrer ou suggérer au lecteur... car il ne faut pas oublier qu'Ausone était une sorte de poète officiel, au service de la Rome éternelle et de la romanité.

VERS 1 — Salut à toi, Arles deux fois riveraine, aimable hôtesse, ne nous refuse pas l'accès de tes ports. (Effectivement, au IV<sup>e</sup> siècle, l'agglomération s'étendait largement sur les deux rives du Rhône et possédait ainsi deux ports dont le principal côté Trinquetaille).

(À suivre page 23)

# Petites notes sur nos grandes familles

En 1944, de tous ceux que le poignant souci d'un ravitaillement problématique amenait chaque matin dans la rue des Porcellet, combien savaient d'où lui vient ce nom qui faisait rêver de jambons savoureux et de truculents chapelets de saucisses !... Eh bien non, Messieurs ! Il n'en est rien, Mesdames !... Malgré les honorables commerçants dont les vitrines, alors désespérément veuves de leurs saucissons argentés, bordaient mélancoliquement ce détroit houleux qui s'ouvre sur l'effervescente Roquette, les Porcellet dont il s'agit ne sont pas ces jolis cochons roses qui, pendant les interminables queues se promenaient dans nos imaginations envieuses.

Les Porcellet étaient de grands — de très grands — seigneurs qui, durant cinq cents ans et plus, ont fait rejaillir sur notre ville l'éclat de leur célébrité. L'origine de leur famille est si lointaine qu'elle entre au royaume des légendes. On raconte surtout l'histoire d'une mendicante qui, durement repoussée par une jeune dame, lui souhaita de mettre au monde autant de jumeaux qu'une truie toute proche allaitait de porcelets... La dame eut neuf enfants !... d'autres disent sept... mais il nous semble inutile de recourir aux fantaisies de l'imagination pour expliquer le nom de cette illustre maison

Il n'est pas rare en effet de voir chez les peuples primitifs, les hommes se distinguer par des noms d'animaux. Or, les grandes invasions barbares qui ruinèrent l'empire romain et portèrent de si rudes coups à sa civilisation, avaient ramené le Moyen Âge à cette époque primitive d'où il ne sortit que lentement par le courageux et persévérant labeur des grandes institutions monastiques, seuls gardiennes alors et propagatrices de la science. Les vieux manuscrits nous apprennent qu'en ce temps, les hommes, les grands guerriers comme les saints évêques, s'appelaient Ursus, Léo, Lupus, Porcarius et même Porcellos — Ours, Lion, Loup, Porcaire, Porcellet... ne croyez-vous pas que l'explication soit suffisante ?

Quoi qu'il en soit, nos Porcellet étaient déjà célèbres au XI<sup>e</sup> siècle. À cette époque, les grandes nations n'étaient encore qu'une sorte de fédération de petits états dont les souverains s'efforçaient par d'interminables guerres d'élargir ou de protéger les frontières. La Provence n'échappait pas aux convoitises de ses voisins, et les seigneurs des Baux, les comtes de Toulouse et ceux de Barcelone se disputaient âprement le pays, ravageant nos campagnes, brûlant les récoltes, pillant les villes, rançonnant les châtelains.

Dans ces luttes sans trêve ni merci, les Porcellet étaient de précieux auxiliaires et leur épée décidait souvent de la victoire. Aussi, chacun les voulait avoir pour amis, et leur donnait terres et châteaux. Leur puissance augmentait sans cesse, et leurs possessions s'étendaient de la Durance à la mer. Dès 1056, ils étaient seigneurs souverains du Bourg vieux d'Arles, la Roquette, alors entouré de fortes murailles, et comptaient parmi les premiers barons de Provence. Quand la paix toujours trop courte faisait enfin lever les herses et baisser les ponts-levis, leur puissance et leur

loyauté faisaient d'eux les plus sûrs garants de la foi jurée. Ils signaient les premiers aux traités, aux testaments, aux conventions et justifiaient déjà à cette époque lointaine de la belle devise « Grandeur des Porcellet » que le bon roi René devait leur donner au XV<sup>e</sup> siècle et qui pouvait se lire encore, il y a peu d'années, sous une mince couche de plâtre, autour des armoiries qui ornaient l'antique porte de l'hôtel de Fos, au n° 28 de la rue Croix-Rouge, si regrettamment détruite aujourd'hui pour faire une entrée de garage.

Vers ce temps-là, un grand mouvement se fit dans le monde occidental qui ne pouvait laisser indifférents nos seigneurs provençaux. Depuis de longues années, le saint pape Urbain II souffrait de voir les princes chrétiens se déchirer entre eux tandis que les infidèles profanaient impunément les Lieux Saints, molestaient et rançonnaient les pèlerins qui, nombreux alors, se rendaient en Palestine. Le pape Urbain pensa qu'il était utile et temps de diriger vers l'Orient l'humeur belliqueuse de ses fils et prêcha la croisade.

Or, tandis que les partis de cavaliers, les troupes de gens de pied, les compagnies d'archers descendaient le long du Rhône et que des convois lourdement chargés d'étranges machines de guerre s'amarrèrent aux ports d'Arles et de Saint-Gilles, à la fin de l'année 1095, le pape Urbain II revenant du concile de Clermont en Auvergne et s'acheminant vers Rome, arriva dans notre vieille ville. Une multitude de prélats, de clercs, de seigneurs et de menu peuple lui faisait cortège de province en province, on eut dit que toute la chrétienté le voulait suivre jusqu'aux tombeaux des apôtres, et plus loin encore, jusqu'au tombeau du Christ.

Gibelin que la mort du turbulent Aycard laissait enfin seul et paisible possesseur de la cité d'Arles et de son archevêché, accueillit le pape avec la magnificence coutumière aux comtes de Sabran et, le jour de Noël, Urbain II célébra publiquement les Saints Mystères dans Saint-Trophime splendidement illuminée... incomparable cérémonie où les mitres d'argent des évêques, les mitres blanches des abbés, les aumusses d'hermine ou de petit gris des chanoines, les princes en robe d'or et manteaux d'écarlate ou d'azur, les barons avec leurs bannières déployées et sur leurs cottes d'armes les longues écharpes des jours de fêtes se mêlent à la foule des moines, des artisans, du petit peuple... Et tous prient, et tous chantent autour de l'église... quelle pitié ! quel enthousiasme ! Puis, sa messe achevée, le pape Urbain, grand et haut en couleurs comme les Bourguignons de sa race, drapé dans sa chape toute blanche et mitre d'or en tête, parle à l'immense foule qui se presse au plan de la cour et remplit les rues voisines. Comme à Clermont, comme à Rodez, comme à Nîmes, il prêche la croisade et, avec Gilbert le nouveau comte de Provence, Bertrand Guillaume et Rostang des Porcellet reçoivent de sa main la croix rouge relevée en bosse qu'ils attachent à leur épaule, et le pape s'en retourne à Rome...

Bien vite en Terre Sainte nos seigneurs arlésiens se distinguent par leur bravoure et s'établissent si puissamment en Syrie, que pendant deux siècles ils marquent de leur influence la construction des châteaux et des églises.

De la vie héroïque de ces chevaliers sans cesse au milieu d'embuscades et de trahisons, nous ne rapporterons qu'une brève anecdote, parce que c'est Richard Cœur de Lion lui-même, « maître es bravoure et honneur » qui jugera nos Provençaux si souvent jaloués. Ne disait-on pas dans deux méchants vers :

Les Français à la bataille.  
Les Provençaux aux victuailles !...

Donc, un jour de l'été 1191, le roi Richard accompagné seulement de quelques seigneurs était à la chasse presque sans armes quand, soudain, une nuée de Turcs entoure et assaille la petite troupe. Les chevaliers se défendent avec courage, mais l'ennemi les presse et Richard est pris. Alors, Porcellet qui était de ses compagnons, crie en arabe : « C'est moi le roi »... aussitôt Richard est libre, mais il ne veut pas que son sauveur demeure aux mains des infidèles et donne pour sa rançon dix de ses meilleurs seigneurs anglais.

Tandis que leurs vertus chevaleresques et leur bravoure contribuaient à établir pour toujours en Orient le prestige de la France, d'autres Porcellet s'illustraient dans d'autres guerres.

Des deux filles de Gilbert, huitième comte de Provence, Douce avait épousé Raymond Béranger, comte de Barcelone et lui avait apporté la Provence. Étienne, la plus jeune, femme de Raymond des Baux, lui avait donné au-delà de la Durance, les terres que depuis on appela baussenques. Ce partage ne fût pas agréé par l'orgueilleux seigneur des Baux, et la guerre s'alluma entre les deux beaux-frères. À cette époque des cours d'amour et des trouvères, le cœur parlait souvent plus que la raison, et les chevaliers provençaux prirent les armes pour soutenir selon leurs sentiments les droits de Douce ou les prétentions d'Étienne. Une famille aussi nombreuse que celle des Porcellet se trouva étrangement divisée, et les cousins les plus proches s'assiégeaient dans les vieux châteaux dont nous voyons aujourd'hui encore les ruines grandioses. Longtemps le pays d'Arles fut ravagé par ces luttes fratricides que les guerres de Naples vinrent bientôt faire négliger.

En 1191, l'empereur d'Allemagne croyant que la force pouvait créer le droit, avait envahi le royaume des Deux Siciles, les princes normands qui le gouvernaient alors avaient été dépossédés et occis... et les usurpateurs jouirent en paix de leur conquête... Mais en 1265, le pape Clément IV, protecteur et suzerain de ce royaume, les excommunia et mit à leur place Charles d'Anjou, neveu de Saint Louis et par sa femme héritier du comte de Provence. Le nouveau roi de Naples dut conquérir par force d'armes ses nouveaux états et la noblesse provençale le suivit en Italie. Les Porcellet s'y distinguèrent si avantageusement par leur vaillance et leurs sages conseils que le prince



angevin établit Guillaume en Sicile avec la vice-royauté de Pousole et de plusieurs autres villes. Charles et ses braves provençaux avaient su triompher du fils de l'empereur, du marquis d'Autriche, du roi de Castille et de leur puissante armée.

Une conspiration plus dangereuse que la guerre allait mettre en péril sa victoire. Soutenu par Pierre III d'Aragon qui convoitait le trône de Naples, Procéta, l'ancien gouverneur de l'île, fomenta partout contre les nouveaux maîtres le mécontentement et la haine... et le 30 mars 1282, jour de Pâques, aux premiers sons de la cloche des vêpres, les Siciliens massacraient tous les Français, n'épargnant ni femmes ni enfants. En quelques heures, plus de huit mille victimes gisaient sur cette terre inhospitalière. Seul Guillaume des Porcellet avait été préservé car, personne dans sa ville, ne voulait porter la main sur celui qui, par sa justice et sa bonté, était pour tous un protecteur et un père.

Comme les seigneurs syriens, Guillaume revint en Provence où les Porcellet n'avaient rien perdu de leur puissance malgré le vent d'émancipation qui soufflait sur nos villes.

Il faudrait bien des pages pour conter toutes les gloires de cette illustre famille dont les principales branches s'étendaient à Beaucaire avec le marquis de Maillane, aux Baux, à Sénas, aux Martigues avec les seigneurs de Saint Genès, et jusqu'en Lorraine où les Porcellet étaient princes du Saint Empire et ornaient leur blason d'une couronne fermée tout comme les souverains.

**A. Vailhen-Remacle.**

(À suivre).

---

## **Notre musique provençale**

La maison d'éditions de disques Arion vient de publier, sous le n° ARN 38 186 stéréo, un premier disque formant le volume I des Trésors de l'École provençale. Ce disque, très agréablement présenté et complété par une notice documentée, en français et en anglais, de MM. Jean Grandmaison, archiviste de Tarascon, et Jean-Louis Petit, est consacré au grand compositeur Jean Gilles, originaire de Tarascon mais qui vécut une grande partie de sa vie à Toulouse. L'Ensemble Vocal d'Avignon, sous la direction de l'abbé Georges Durand, interprète d'une façon absolument remarquable trois motets de Jean Gilles, « Laudate nomen Domini », « Laetus sum » et « Paratum cor meum, Deus ». C'est un véritable enchantement et, s'il faut faire une comparaison avec un compositeur étranger, c'est le nom de Mozart qui viendra immédiatement à notre esprit. Plus d'émotion encore, peut-être, en songeant à sa mort aussi précoce, mais aussi en nous souvenant qu'il était de chez nous et qu'il unit dans un même amour de la musique Tarascon et Toulouse, la Provence et le Languedoc, toute l'Occitanie en somme. Ce disque, que nous recommandons chaudement à nos amis, tous les disquaires de notre ville se feront un plaisir de le leur procurer.

**M. Carrières.**

# Charité et générosité arlésiennes

Tout au long de l'histoire d'Arles, malgré de nombreux épisodes tragiques, sanglants ou cruels, abondent les actes généreux ou charitables. Initiatives individuelles, œuvres collectives, gestes anonymes et émouvants, libéralités fastueuses ou modestes oboles, viennent compenser l'impression amère que laissent certaines attitudes inhumaines et égoïstes inspirées par la cupidité ou l'ambition.

La période romaine, la plus brillante de notre histoire, est certainement la plus pauvre en la matière. La charité était exclue du monde romain dont la politique était basée sur la force, et l'économie, sur l'inégalité entre les peuples et entre les classes sociales. Il y eut sans doute des hommes de cœur, mais leur charité était si discrète et paraissait si incompréhensible qu'elle n'a laissé aucune trace marquante dans la littérature. Qui aurait pensé à adoucir le sort des esclaves ou des ennemis vaincus ? Quant à la générosité, elle était rarement désintéressée, mais au contraire ostentatoire et publicitaire, à des fins politiques ou commerciales. Un exemple nous est donné par cette inscription, gravée sur le podium de notre amphithéâtre, qui fait l'éloge de la générosité d'un flamine arlésien, Caius Junius Priscus, qui avait offert des jeux et qui voulait que cela se sache.

C'est avec la chute de l'empire romain que l'esprit de charité commença à se manifester. Il ne manqua certes pas de terrains d'application, les grandes invasions barbares répandant périodiquement ruines, pillages et deuils.

Prêchant d'exemple nos archevêques furent les premiers à secourir les nombreuses misères du peuple arlésien. A l'exception de quelques prélats indignes de leur titre, tous se dévouèrent sans relâche, créant des institutions charitables, distribuant leur fortune personnelle lorsque c'était nécessaire et même, lorsque le cas était assez grave et qu'ils n'avaient plus rien à donner, certains demandèrent au pape l'autorisation de vendre les biens de l'église, œuvres d'art, vases sacrés, ornements, reliquaires, afin d'en distribuer le prix aux pauvres.

Les biographies de nos archevêques soulignent leur esprit de charité, leur dévouement envers les déshérités et leur générosité. Il nous vient immédiatement en mémoire les noms de Concorde, Aurélien, Sapaudus, Virgile, Atto, Bertrand Amauri, Silve de Sainte-Croix, François de Grignan et Jacques de Forbin-Janson, qui se dépouillèrent pour soulager les misères les plus aiguës du diocèse.

Saint Honorat vendit ses biens pour aider les pauvres, après leur avoir distribué les trésors considérables amassés par son prédécesseur Patrocle, ne gardant que « ce qui était indispensable pour l'entretien des ministres et pour le service quotidien du culte ». Les sermons de son successeur, saint Hilaire, nous apprennent qu'il

savait mêler ses larmes à celles des affligés et se réjouir du bonheur des heureux. Dans son apostolat il chercha avant tout à inspirer la charité à ses fidèles.

Que dire de saint Césaire dont le long épiscopat ne fut que charité et dévouement ? Tout enfant, il allait secrètement soigner et nourrir un lépreux que tout le monde repoussait. Plus tard, il renouvela le geste de saint Martin en donnant son manteau à un mendiant qui l'implorait. Pendant les guerres entre Francs, Burgondes, Visigoths et Ostrogoths, à deux reprises, exilé et emprisonné à la suite d'accusations mensongères, ce fut lui, lorsque son innocence fut reconnue, qui demanda la grâce de ses calomniateurs condamnés à la lapidation. La paix revenue, il vendit tous ses biens et ceux de son église pour racheter les prisonniers, même les ennemis pris par les Arlésiens et leurs alliés, pour les loger et pour les nourrir. Les vivres manquant un jour, il ordonna de vider ses greniers jusqu'au dernier grain afin de faire du pain pour ses protégés. Sans rien garder pour son usage personnel et celui de son clergé... chez qui cela provoqua d'ailleurs quelques inquiétudes. Revenant de Rome, il distribua aux pauvres de notre cité la majeure partie des 8 000 sous d'or que lui avaient offerts les sénateurs romains.

Eone et Polycarpe, ayant tout donné, vendirent les ornements précieux de leur église et firent fondre les vases sacrés pour aider les pauvres. Saint Hilaire fit de même pour payer les rançons des Arlésiens emmenés prisonniers par les Visigoths chassés de la ville par le général Aetius.

Raymond de Bolène eut une générosité qui nous paraît bien mince, mais en son temps elle demandait un grand courage. Il osa faire un premier pas en faveur des juifs, ces parias tenus pour responsables de la colère divine, donc de tous les maux. Il s'éleva un jour un différent entre eux et la ville d'Arles au sujet d'un usage très ancien leur imposant une corvée qui consistait à fournir et conduire, tous les ans, le jour du Vendredi Saint, cent bourriques pour transporter les matériaux nécessaires à l'entretien du pont de Crau. Comme toujours, leur cause était perdue d'avance si notre archevêque, le 15 juin 1178, n'avait convaincu les huit consuls et obtenu leur accord pour mettre fin à cette affaire en remplaçant cette corvée humiliante par le paiement immédiat d'une somme de 50 sols et l'engagement de régler chaque année, pour la semaine sainte, 20 sols melgoriens qui seraient affectés à ces mêmes travaux.

Pendant la peste de 1348, monseigneur Jean IV Cardone se dévoua sans réserves aux soins des pestiférés et, contaminé à son tour, il mourut victime de son dévouement.

Dès sa première visite pastorale M. S. de Mailly montra ce qu'était la charité : la petite vérole sévissait aux Baux et à Mouriers et on lui conseillait d'éviter cette région. Il répondit : « un père ne sent jamais mieux sa paternité qu'au milieu de ses enfants affligés ». Il fut atteint par la maladie mais, à la joie générale, il en guérit et reprit son ministère.

Jacques de Forbin-Janson, dont tous les revenus passaient aux pauvres et aux infirmes, fut un des héros de la grande peste de 1720. Il se dépensa nuit et jour au service des malades et des mourants. Ne tenant aucun compte des risques de contagion, il pénétrait dans les maisons infestées pour apporter quelques soulagements aux pestiférés. Il vendit tous ses biens, même sa vaisselle et ses chevaux, pour lutter contre les misères qu'apportait cette maladie.

L'histoire épiscopale d'Arles se termine avec notre saint martyr Dulau, dernier évêque d'Arles. Dès sa réception dans notre cité, il affirma son désir de charité en ordonnant que ce soit les pauvres de la ville qui occupent les salles, les couloirs et l'escalier de l'archevêché pour le recevoir, et en affirmant « s'il survenait un désastre imprévu, je vendrais tout ce que je possède, même les habits que je porte ».

Sous la République d'Arles, le gouvernement de la ville devenant démocratique, la charité s'exerça beaucoup plus par l'intermédiaire de l'administration que par des initiatives individuelles et tendit surtout à établir une justice sociale et à défendre le bien-être de tous.

Les lois et règlements de la République nous étonnent par leur sagesse, leur esprit de justice sociale, le degré d'évolution dont ils témoignent, par leur « modernisme », en ce Moyen Âge habituellement considéré comme une période de barbarie, alors que la plupart des états étaient encore dans l'anarchie et leurs habitants soumis à la seule loi du plus fort.

La République voulait une justice équitable. Elle luttait contre la prévarication. Il était ainsi interdit aux consuls et magistrats, sous peine de déposition, d'accepter aucun présent et même de prêter l'oreille à aucune promesse à l'occasion de quelque procès. De même les juges, payés par le Trésor public, ne devaient recevoir la moindre part des frais de condamnation ou bénéficier de la moindre libéralité des parties, exception cependant était faite pour ce qui était bon à manger ou à boire « esculenta et poculenta ». Quatre fois par an se déroulaient les « Grands Jours » pendant lesquels étaient rendus les jugements sur les causes entamées pendant les trois mois précédents. Afin qu'ils ne puissent être influencés, les juges et les trois consuls qui devaient siéger étaient alors isolés nuits et jours pendant la semaine que duraient ces assises.

La législation criminelle était beaucoup moins outrée dans la répression qu'elle ne l'était communément à cette époque. La peine de mort n'était applicable qu'aux assassins et voleurs de profession. La contrainte par corps était limitée à la mise aux arrêts du débiteur dans sa maison, de plus ces arrêts étaient suspendus pendant les fêtes de Noël, Pâques et Pentecôte.

La République se préoccupait également du confort de ses administrés. Les règlements de police relatifs à l'hygiène et à la salubrité étaient souvent fort judicieux et très en avance sur leur siècle. Les établissements insalubres,

abattoirs, triperies, fonderies de suif, dépôts de fumier ne devaient pas se trouver dans l'enceinte de la ville. Il était interdit de suspendre dans les rues ou chemins publics des objets dangereux ou incommodes pour les passants, d'obstruer ces mêmes passages en aucune manière, d'y déposer des immondices ou d'y faire des ordures, une dérogation à cette dernière défense était cependant admise pour les enfants de moins de sept ans.

Aucun écoulement insalubre ne devait se faire dans le Rhône ! Oh, sage République du XII<sup>e</sup> siècle, vois notre Rhône du XX<sup>e</sup>....

Les épiciers et apothicaires, sous peine de punitions pécuniaires et corporelles, ne pouvaient vendre un poison ou un produit nocif à qui que ce soit, si ce n'est en présence de sept témoins de probité connue. Les apothicaires ne pouvaient délivrer un remède sans une ordonnance d'un médecin. Toute association avec un médecin leur était interdite. Les médecins devaient prêter serment de visiter les malades et de ne pas demander d'honoraires supérieurs au prix convenu au début de la maladie. En cas de rechute pendant les quinze jours qui suivaient la guérison, le médecin devait reprendre les soins gratuitement.

La chasse, la pêche, le commerce, le jeu et même la prostitution étaient minutieusement réglementés, afin que personne ne soit trop gêné ou au contraire trop favorisé.

Les ordres religieux se devaient d'être à l'avant-garde des œuvres de charité. Dans la multitude d'ordres qui installèrent une maison dans notre ville, un grand nombre avaient une vocation charitable. Chacun luttant contre un des fléaux de leur temps : la misère, la maladie, l'injustice, l'ignorance. Ils fondèrent des hôpitaux, des écoles, des établissements destinés à assurer des secours d'urgence aux plus malheureux ou à accueillir les déshérités.

Les institutions hospitalières furent nombreuses et actives. Dès le début du XII<sup>e</sup> siècle les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem installèrent leur hôpital Saint-Thomas à Trinquetaille, au quartier de la Corrège. Ces hôpitaux de l'Ordre de Malte, primitivement fondés en Palestine pour soigner les pèlerins de Terre Sainte, pauvres et malades, ne tardèrent pas à admettre tous les malades pauvres, pèlerins ou non. Imaginons le degré de dévouement et d'humilité consenti par ces chevaliers, tous de grande noblesse, pour accepter de soigner des indigents. Il faut reconnaître qu'il y eut parfois quelque relâchement : en 1326 le Grand Maître de l'Ordre, dans un chapitre général tenu à Montpellier, donna un règlement à ses frères d'Arles dont les termes sont sévères : « qu'ils vaquent avec plus de vigilance aux soins des pauvres de leur hôpital de Saint-Thomas et que, le dimanche, le Prieur accompagné de ses prêtres, inspecte l'hôpital, visite les malades et observe le zèle et la fidélité des religieux. » Mais ce bref épisode n'enlève rien à la grandeur de l'œuvre des Hospitaliers.

Les Antonites prodiguaient leurs soins aux malades et aux lépreux. Les Hospitalières de Saint-Augustin, que M. S. François de Grignan installa à l'hôpital du Saint-Esprit le 13 octobre 1664, s'occupaient surtout des invalides et des orphelins.

Malgré une vocation en rien hospitalière, certains religieux se dévouèrent dans des situations particulières. Ce fut le cas des Capucins. Ils étaient assez mal vus à Arles. Cette rancune était motivée par le fait qu'ils s'étaient gravement compromis dans les troubles de la Ligue et par l'ambition de ces religieux qui, possédant un monastère à la Taulière, dans l'enceinte des Alyscamps, intrigèrent pour obtenir un deuxième couvent à Trinquetaille afin d'augmenter leur influence. De plus, ils excitèrent les jalousies lorsqu'ils construisirent luxueusement cette deuxième maison que l'on qualifia de « la plus belle capucinerie du royaume ». Mais en 1720 leur dévouement exemplaire pendant la grande peste fit oublier les ressentiments et les réhabilita dans l'esprit des Arlésiens.

Ils ne furent pas les seuls à se conduire en héros durant cette épidémie qui fit plus de 10 000 victimes à Arles. Le danger passé, un monument commémoratif fut placé dans le cloître des Minimes en l'honneur des religieux morts victimes de leur dévouement. Ce monument a été détruit pendant la Révolution, mais Laurent Bonnemant en avait relevé l'inscription qui cite les Frères Prêcheurs, les Augustins, les Augustins Déchaussés, les Carmes, les Trinitaires, les Minimes, les Jésuites, les Carmes Déchaussés, les Récollets et les Capucins. Au total 72 prêtres ou religieux trouvèrent la mort, atteints par la maladie contre laquelle ils luttèrent.

**M. Molinier.**

(À suivre).

---

### **COTISATIONS 1973**

Dans notre précédent bulletin était incluse une note concernant les cotisations 1973 impayées à ce jour. Par suite d'erreurs de pointage, quelques abonnés ont reçu à tort ce rappel. Nous les prions de bien vouloir nous excuser. Mais qu'ils veuillent bien, de leur côté, considérer que les nombreux travaux de rédaction, de courrier, de secrétariat et de comptabilité sont effectués bénévolement, par des volontaires, en dehors des heures de travail, et souvent très tard dans la nuit.

## LA CAMARGO

Si elle n'était pas originaire de Camargue ni de notre ville, c'est en tout cas à Arles qu'elle trouva sa vocation. Nous verrons tout à l'heure dans quelles circonstances. Les débuts de cette grande danseuse n'en demeurent pas moins entourés d'un certain mystère. Les ouvrages les plus savants, entre autres le **Larousse de la Musique**, nous apprennent en effet : « Marie-Anne Cupis de Camargo, née à Bruxelles en 1710, morte à Paris en 1770. Enfant prodige, elle parut à Bruxelles, à Rouen, reçut à Paris les leçons de Françoise Prévost, débuta à l'Opéra en 1726... » D'autres commentateurs la font naître en Bretagne, à Quimper-Corentin... Rien qui, jusqu'ici, ne justifie notre intérêt pour les célébrités du terroir ni qui explique son nom de Camargo.

Mais un érudit arlésien du siècle dernier, Michel de Truchet, vient à point pour mettre un peu de lumière dans cette obscurité, pour lever un coin du voile de ce mystère. Ce dernier, en effet, la déclare tout uniment originaire de la localité voisine de Saint-Rémy, dont elle conserva l'accent toute sa vie, « un certain accent indélébile, que les meilleurs détérisifs, les savons de Windsor ou de Marseille ne sauraient jamais effacer entièrement... » C'est d'ailleurs cet accent prononcé qui lui faisait prononcer à peu près « Camargo » au lieu de Camargue, qui lui valut son surnom.

Car la Camargue joue aussi un rôle dans la vie de notre danseuse elle racontait volontiers que dans sa jeunesse, elle avait été employée à des travaux saisonniers dans cette région, et en particulier aux mas du Roure et de Signoret.

Quant à notre ville d'Arles... Elle était venue y passer le dimanche, comme toute jeunesse rurale, et elle eut l'occasion d'assister à une représentation donnée par une troupe de ballets de l'Opéra. Ravissement de la jeune spectatrice qui se sentit soudain une vocation de danseuse. Ravissement non moins égal du maître de ballet qui, séduit par la grâce toute païenne et quelque peu provocante de notre jeune « roumierenco », lui proposa de l'emmener avec la troupe à Paris, et lui promit de lui faire gravir les plus hauts échelons de la gloire. Promesse de « gascon » ou intuition réelle du talent de la jeune fille ? Quoi qu'il en soit, cette promesse devait trouver sa réalisation...

Cela se passait en 1730.

Le talent de la Camargo était indiscutable... Il fut indiscuté. Elle sut attirer tout de suite les regards admiratifs, sans qu'elle eût à préférer un seul mot, par une certaine danse composée de pas divers...

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère...

« Quand on la voyait, ajoute son chroniqueur, glisser le froid, le beau, le majestueux pas du menuet **couleur de rose**, bientôt suivi du folâtre, de l'enjoué, du **tricoté** pas de rigaudon ou du pas de Basque, en faisant sautiller son costume arlésien si piquant, alors composé de la **velette**, du chapeau de feutre à grand bord et surtout du **droulet**, si drôle, dont les basques à queue de morue, larges d'un pan, doublées de satin cramoisi, agitaient violemment les lampions de la rampe, devant laquelle elle passait et repassait avec la rapidité de l'éclair, faisant admirer la plus belle jambe de danseuse que oncques on eût vue au théâtre... »

Ses jambes... et tous ses charmes... C'est en effet durant son séjour à l'Opéra que se place un événement du plus haut comique mais qui effaroucha grandement les âmes prudes. Nous sommes en 1731. Gruer, le premier directeur de l'Opéra, avait invité à dîner le compositeur André Campra, qui avait été maître de chapelle à Arles, et qui était alors âgé de 71 ans. Il avait invité également les principales danseuses, Mlle Péliissier, Mlle Duval, la Camargo... L'ambiance était joyeuse... Mais laissons parler Barbier, un chroniqueur du temps...

« Après le dîner, ces folles, qui avaient un peu bu et s'étaient échauffées à sauter et à danser, avaient besoin de chemise. Il n'y en avait point de femme ; elles prirent des chemises de Gruer et ne jugèrent pas à propos, pour prendre le frais, de remettre de jupons ; elles rentrèrent ainsi dans la chambre de gaie humeur. »

Ça ne faisait que commencer... Bientôt après, « on commença à leur donner des claques sur les fesses, on leur proposa d'ôter leurs chemises pour voir celle qui avait le plus beau derrière, et elles y consentirent. »

De ce concours de beauté, pour le moins original, l'ancien maître de chapelle d'Arles (oh ! saint Césaire !) fut nommé juge. L'histoire ne précise pas qui fut la lauréate, mais il y a fort à parier que ce fut notre Camargo.

Divertissement bien innocent, en somme. Mais voilà ! les fenêtres du local, en l'espèce le « magasin » de l'Opéra, étaient restées ouvertes, et les voisins avaient été les témoins de la scène. Les voisins, heureux en somme, mais aussi les voisines ! Quelle affaire ! La police s'en mêla, mais notre cher Campra se rendit à Fontainebleau demander absolution au roi — qui l'accorda sans difficulté.

Ajoutons que, de tous les témoignages sérieux qui purent être recueillis, la morale demeura sauve. Nous pouvons en voir bien d'autres, de nos jours, sur la plage d'Arles ou aux Saintes, après l'Éolienne...

Un autre fait, qui milite en faveur de la tenue morale de la Camargo, est constitué par cet incident qui se produisit au cours d'une représentation. Une danseuse, revêtue d'une jupe relativement courte, accrocha à un décor sa jupe qui se déchira. Enquête de police et réglementation sévère relative au port obligatoire d'un « caleçon de précaution ». La Camargo, interrogée au cours de l'enquête, déclara que « sans cette précaution, elle n'eût jamais



osé paraître en public ». Le nom de précaution désigna du reste longtemps ce genre de sous-vêtement.

En tout cas, le talent de la Camargo continuait à se manifester, et Voltaire lui-même se plaît à le louer. Mais, ne voulant pas se compromettre — et aussi parce que la Camargo n'était pas la seule bonne danseuse du temps, soyons beaux joueurs —, il loue également la Sallé :

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !  
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante,  
Que vos pas sont légers et que les siens sont doux !  
Elle est inimitable et vous êtes nouvelle !  
Les Nymphes sautent comme vous,  
Et les Grâces dansent comme elle...

À vrai dire, les deux étoiles ne se ressemblaient guère et ne risquaient pas de se concurrencer. Elles se complétaient assurément... Marie Sallé était, elle, une danseuse « noble » alors que la Camargo se montrait plus dynamique.

Mais les années passaient. La Camargo ne se cramponna pas, elle sut s'effacer, ou plutôt, comme nous disons aujourd'hui, se « reconvertir » : elle possédait, en effet, des qualités certaines de cœur et d'esprit, et lorsqu'elle se vit contrainte de se retirer, elle sut retenir autour d'elle nombre de ses admirateurs d'antan. Michel de Truchet nous dépeint avec verve ce que fut le « salon » de l'ancienne vedette : « L'aplomb, la rectitude de ses pas, elle sut les appliquer à ses affaires, qui furent merveilleuses, puisqu'elle eut un état de maison fastueux, des équipages brillants, de la vaisselle plate nombreuse, s'en servant habituellement, et par-dessus tout cela un cuisinier provençal... »

Arrêtons-nous là : la gastronomie retrouvait ses droits, et la cuisine provençale (nouvelle preuve de son origine non... bruxelloise !), assaisonnée d'ail de Saint-Remy, d'herbes des Alpilles, autant que de sel attique, ne retenait pas seulement les familiers occitans, arlésiens, de la danseuse, mais aussi les « barons allemands » de passage à Paris.

La Camargo revint-elle en Provence ? Revit-elle cette Camargue, cette ville d'Arles d'où elle avait pris son envol ? C'est peu probable, et Michel de Truchet constate avec amertume qu'elle ne fut guère en relations avec son pays natal, puisqu'il ne signale qu'une lettre adressée à un ancien ami... Ingratitude ? Ne soyons pas trop sévère, la « pollution spirituelle » existait déjà dans la capitale, et n'oublions pas que ce sont nos anciens rois qui ont jeté les bases, entre autres par la création des Académies locales, de la centralisation intellectuelle de notre pays, au mépris des réalités régionales les plus profondes.

La Camargo mourut, nous assure Michel de Truchet, à l'âge de cinquante-six ans, de soixante, si nous suivons les indications du Larousse de la Musique, à l'aube de la Révolution en tout cas, pour la plus grande satisfaction de ses héritiers provençaux, Michel de Truchet précise naïvement, « au grand contentement de ceux qui firent le voyage de Paris pour y cueillir l'héritage... » À vrai dire, dans l'ignorance où elle avait tenu

ses nombreux amis de ses origines, cet héritage avait bien failli leur échapper, et les scellés avaient été apposés sur son appartement et les meubles qui le garnissaient. Et aux termes d'une loi toujours en vigueur, c'est, à la fin du délai prévu par les textes, l'État qui aurait pris possession d'un patrimoine apparemment coquet. Mais l'un de ses plus vieux familiers, et qui connaissait ses origines et savait qu'une parenté existait encore à Saint-Rémy, put avertir cette parenté, sur laquelle à vrai dire nous ne savons que bien peu de choses !

\*  
\* \*

Telle est, du moins, la tradition arlésienne concernant cette prestigieuse danseuse, celle qui s'appuie essentiellement sur le témoignage de l'historien et poète local Michel de Truchet. Que doit-on en penser ?

Les présomptions en faveur d'une origine belge ou espagnole de la Camargo ne sont pas sans fondement. Et des recherches effectuées dans les archives de Saint-Rémy n'ont pas donné de résultats. Mistral lui-même s'y était intéressé, car les deux premières lettres du nom de l'artiste, MI..., seules données par Michel de Truchet — appuyé, il est vrai, par cet autre érudit que fut Amédée Pichot — pouvaient présupposer un patronyme Mistral, alors déjà connu dans la région. Le père de « Mireille » demanda à son ami Albert Fournier d'effectuer des recherches, qui semblent avoir été abandonnées. Même Émile Fassin, un autre érudit local, ainsi que nous le confie notre ami Marcel Bonnet, Félibre Majoral, s'intéressa à la chose... Aucune certitude ne put être acquise, les dates, notamment, ne concordait pas...

Alors...

Compte tenu d'une certaine marge dans les dates — sous l'Ancien Régime, surtout lorsque la coquetterie féminine était en jeu, on n'était pas à dix ans près —, compte tenu de la façon approximative dont les registres paroissiaux étaient tenus, de nouvelles recherches, plus sérieuses, auraient-elles des chances d'aboutir ?

Ou alors Michel de Truchet nous aurait-il menti ? Il est vrai qu'une supercherie est toujours à craindre, et bien des écrivains, et des plus sérieux, s'y sont essayé... Mais quelle serait alors l'origine de ce nom de Camargo ? Et cet accent prononcé que Truchet assure avoir été celui de la danseuse ? Et ce goût pour la cuisine provençale et cette présence de cuisiniers provençaux ? Et ce voyage à Paris d'héritiers provençaux, s'en retournant, heureux et comblés, dans leur localité ? Tout cela aurait-il été inventé ?

Nous avons peine à le croire. Trop de faits certains militant, tout au moins, en faveur d'une forte empreinte provençale. Ne serait-ce qu'à cause du nom qui l'a rendue célèbre, il nous sera permis, je l'espère, de considérer cette admirable danseuse comme un peu — et même beaucoup ! — de chez nous...

**Marcel Carrières**  
de l'Académie d'Arles.

## Les pieds de Monsieur Bouscarle

Septembre, mois de la rentrée ! Chaque année, quand arrivent l'automne, les feuilles mortes et la rentrée des classes, je pense à l'école de M. Bouscarle.

Elle existe encore aujourd'hui, mais pour peu de temps, paraît-il. On va la démolir... pour la remplacer sans doute par un affreux cube en béton couleur caca, dont certains architectes sont nos jours si fiers. Il n'y a vraiment pas de quoi !

Il y a quelque temps des messieurs graves, le chapeau vissé sur la tête et les mains dans les poches, sont venus voir l'école et, l'air important, ont déclaré qu'elle était bien vétuste et qu'il fallait la démolir sans tarder.

Et pourtant je l'aimais bien cette école qui va disparaître. Les murs étaient massifs, faits de solides pierres. Il y faisait bon l'été et l'on entendait à peine la rumeur voisine des Lices. L'hiver, un poêle en fonte et un plancher rugueux entretenaient une douce température.

La cour était immense et fraîche, ombragée par d'énormes platanes où, dès le mois de mai, pépiaient des milliers d'oiseaux qui faisaient penser aux grandes vacances. Quant aux cabinets, ils étaient au fond, près du grand portail en fer et, de temps en temps, quand le maître qui surveillait la cour avait le dos tourné, on voyait des volutes bleues s'élever légèrement dans la poussière soulevée par les centaines de galoches.

Le directeur, M. Brun, était un homme sans histoires. Toujours vêtu d'une blouse grise, il avait la classe des grands et préparait au certificat d'études avec autorité et compétence. Il était craint par tout le monde mais comme, finalement, grâce à lui, tout le monde réussissait au « certif », les élèves l'aimaient bien et conservaient de lui un excellent souvenir.

Il y avait, si je me souviens bien, une dizaine de maîtres et, de tous, le plus curieux était certainement M. Bouscarle. C'était un Arlésien de toujours. Il avait débuté dans les petits trous de Camargue, Peaudure et Pin-Fourca, réservés depuis toujours aux débutants du primaire, puis il avait eu de l'avancement et finalement avait été nommé à Arles où il avait fait toute sa carrière. Il était maintenant au dernier échelon et attendait paisiblement la retraite.

Sa classe se trouvait au premier étage et donnait sur la galerie. C'était une salle comme on en voyait souvent autrefois. Des cartes murales Vidal de la Blache ornaient les murs. Il y avait aussi deux gravures représentant le foie d'un homme sain et celui d'un alcoolique, terrifiant à voir. Et puis aussi un gigantesque thermomètre bleu offert

par la Potasse d'Alsace et représentant une cigogne, l'air frigorifié et faisant le pied de grue.

Un jour — c'était à la fin du mois de juin — il arriva à M. Bouscarle une histoire qui fit — et qui fait encore — le tour de la ville. C'était en début d'après-midi. Une chaleur accablante s'était abattue depuis quelques jours sur Arles. Les arroseuses passaient régulièrement sur le grand boulevard extérieur. On entendait dans les platanes des Lices les cigales grésiller et le petit coup de trompette du marchand de glaces installé entre la station uvale et le kiosque du « Petit Provençal » allumait des regards d'envie dans les yeux des gamins. La fin de l'année scolaire était proche. Le certificat passé, on pouvait maintenant se permettre de faire roue libre, de souffler un peu, d'autant plus que l'inspecteur primaire, M. Coste, était venu récemment. On ne le reverrait pas de longtemps.

L'heure de l'après-midi était réservée au dessin. M. Bouscarle faisait d'habitude dessiner quelques objets hétéroclites qu'il prenait au fond d'un placard : un pot à eau à fleurs, une trompette de cavalerie, une lanterne vénitienne... Cette fois il dit à ses élèves de dessiner ce qui leur passerait par la tête. Quelques-uns se mirent à dessiner le chariot du marchand de glaces, d'autres, le siphon du canal de Fourgues où ils iraient se baigner dimanche (il n'y avait pas de piscine en ce temps-là et la mer était réservée à quelques privilégiés). D'autres enfin — deux ou trois garnements que M. Bouscarle avait à l'œil — commencèrent à croquer la tête du maître.

M. Bouscarle fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Il se renversa sur sa chaise et mit les pieds sur son bureau — c'était bien la première fois qu'il se permettait une telle familiarité. Une douce somnolence commença à le gagner, aidée par la chaleur suffocante et la bouillabaisse d'anguilles à la rouille qu'Asphasie, sa femme, venait de lui faire manger. Il tomba peu à peu dans un demi-sommeil, puis dans un rêve où défilèrent devant ses yeux les haricots de son jardin qu'il lui fallait arroser le soir même, la 302 de l'inspecteur qui fonçait sur lui et le robinet de la cour avec lequel les galopins s'aspergeaient à grands cris

Soudain une porte qui s'ouvre brusquement, des bruits de pieds et un brouhaha confus lui firent ouvrir un œil à moitié. Il aperçut alors, dans un demi-brouillard, M. Brun qui remontait l'allée centrale au milieu des élèves debout, accompagné par M. Coste, l'air plus renfrogné que jamais. Stupéfait, il eut tout juste la force d'ouvrir l'autre œil mais fut incapable, tellement il était paralysé par la peur, d'enlever ses pieds du bureau. L'inspecteur était déjà sur lui.

- Bonjour, M. Bouscarle. Que font vos élèves ? Il éprouva quelques difficultés à répondre :

- Ils dessinent, Monsieur l'Inspecteur.

- Ah... et que dessinent-ils ?

Que répondre ? La tête vide, l'esprit brouillé, il resta désespérément muet. Soudain, en un éclair, il pensa avoir trouvé :

- Mes pieds, Monsieur l'Inspecteur. M. Coste eut un sourire qui ressembla à un rictus.

- À en juger parce que je vois, M. Bouscarle, il semble que votre tête les inspire davantage.

Cette histoire authentique n'empêcha pas M. Bouscarle de jouir longtemps d'une retraite qu'il passa sur les bancs des Lices, à l'époque où elles n'étaient pas encore empuantées par les odeurs des voitures.

**René Garagnon.**

---

## Les jeunes à l'honneur

Michel Boiron, qui s'occupe activement de la section « Jeunes » des Amis du Vieil Arles depuis sa création, a participé au concours du jeune historien organisé par les Archives nationales et départementales. Il a obtenu un prix grâce à l'étude que vous allez lire.

### Arles sous Louis XVI

Le XVIII<sup>e</sup> siècle trouve une Provence bien éveillée, au terme d'un âge qui l'a dotée de toute une parure de monuments et d'œuvres d'art. Une ville domine toutes les autres : Marseille. Arles, quant à elle, est en pleine expansion. Nous étudierons successivement l'évolution urbaine, la structure administrative et politique, la structure sociale et économique. Deux phénomènes la distinguent des autres villes provençales : le début de la Révolution, l'éducation et la culture.

#### 1. — ÉVOLUTION URBAINE

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur la trame romaine, puis sur celui du Moyen Âge, le tissu urbain est continu à l'intérieur des remparts qui entourent la ville. Elle les remplit déjà alors qu'à Avignon par exemple il faudra attendre la première guerre mondiale pour que l'intérieur des remparts soit entièrement occupé. La ville déborde même timidement et ce sont souvent les ordres religieux, du moins les derniers arrivés, qui s'installent en dehors des remparts. C'est le cas des Carmes, des Capucins, des Récollets...

Comment est fait le tissu urbain ? L'importance des églises domine. Il y en a une trentaine dont s'occupent principalement des communautés d'hommes. L'évolution est surtout marquée par le creusement d'une route en direction de Tarascon et par le projet d'une promenade, celle des Lices, qui ne sera entrepris qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. On aménage aussi un cimetière en 1786 à droite de la route de Tarascon. Trinquetaille n'est encore qu'un tout petit faubourg sur la rive droite du Rhône. On y accède par un pont de bateaux.

La fin du XVIII<sup>e</sup> est-elle une période de mutation à l'intérieur de la cité elle-même ? On ne peut l'affirmer mais c'est l'époque où l'on remanie tous les hôtels particuliers déjà anciens construits au Moyen Âge et au XVII<sup>e</sup>. Les propriétaires de mas en Camargue sont riches et pourvoient financièrement aux travaux. Seuls quelques-uns construisent de nouveaux hôtels particuliers (hôtel du marquis de Méjanès, sous-préfecture).

La ville, malgré son importance, n'a cependant rien de comparable à la puissance et la grandeur qu'elle a connues à l'époque romaine. Il lui en reste cependant le souvenir. Tous les monuments anciens sont habités et il faudra attendre 1830 pour qu'on pense à les sauver.

## 2. — STRUCTURE ADMINISTRATIVE ET POLITIQUE DE LA VILLE

La ville est dirigée par un pouvoir consulaire, avec une charte de 1131 remaniée plusieurs fois. Le pouvoir consulaire se trouve en rivalité avec le pouvoir religieux de l'archevêque.

Mgr Du Lau, archevêque d'Arles, est une personnalité importante. Jean-Marie Du Lau naquit au château de la Coste, près de Périgueux, le 30 octobre 1738. Issu d'une famille noble, il devint très vite un personnage important dans l'Église et fut nommé archevêque d'Arles le 26 février 1776 par le roi. Intelligent, pieux et bon, il s'occupa de nombreuses œuvres à Arles et fut très aimé. Député aux États généraux, il mourut assassiné le 2 septembre 1792.

Mgr Du Lau avait sous sa direction le chapitre formé de 12 chanoines qui n'habitaient plus le cloître mais les douze maisons canoniales de la rue des Prêtres (aujourd'hui rue du Cloître). Il faut encore souligner l'importance des ordres religieux. En effet il y a, ce qui est fort rare, quatre confréries de pénitents (blancs, bleus, noirs et gris) qui vont jouer un rôle très important à la Révolution dans les rangs des Chiffonistes.

La société arlésienne est une société d'ancien régime où l'inégalité des biens est très grande. Nobles et bourgeois monopolisent 58 % de la richesse foncière, le clergé en détient 12 %, les paysans n'en possèdent que 15 %. Les idées nouvelles des philosophes sont introduites très inégalement dans la ville, ce qui va expliquer la division des Arlésiens pendant la Révolution.

### 3. — STRUCTURE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE

Les Arlésiens tirent leurs ressources de trois activités principales qui sont : l'agriculture, les transports maritimes et l'artisanat.

**L'agriculture.** — À la fin du XVIII<sup>e</sup>, il y a deux cents mas en Camargue et les derniers sont créés (Louisiane, Amérique...). Leur nom vient du fait que de nombreux Arlésiens ont participé à la guerre d'Indépendance des États-Unis en s'enrôlant dans l'armée de Rochambeau. L'Ordre de Malte possède un sixième de la terre camarguaise. L'élevage se développe et les propriétaires mènent une politique fondée sur la culture du blé. Certains cultivent déjà du riz. Dès le XVI<sup>e</sup>, les propriétaires se sont groupés en associations pour financer les mesures d'assèchement. Avant la Révolution on compte 34 associations de cette sorte. L'agriculture est donc en pleine expansion et les propriétaires s'enrichissent fortement.

**Les transports maritimes** — Sous le règne de Louis XVI, la marine arlésienne est relativement florissante. Rien de comparable bien sûr avec son allure au temps des Romains. Toutefois la situation géographique et les facilités commerciales de la ville la désignent pour servir d'entrepôt, nécessaire aux immenses armées du Midi. Il y a à Arles les vastes magasins du « Parc du Roy » qui reçoivent les bois de la marine et de l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche, les objets d'armement et d'équipement, fourrage, grain et même chevaux. La batellerie elle aussi est une activité importante. La marine entraîne avec elle tout un artisanat : calfatage, constructions navales, tisserands de cordes... Tout ce peuple de portefaix donne au quartier de la Roquette une physionomie particulière et formera la main-d'œuvre révolutionnaire. À partir de 1792, les matelots attachés au port d'Arles ne vont pas cesser de décroître.

**L'artisanat.** — Il sert à faire vivre la communauté (boulangers, bouchers...) et, dans certains cas, il tend à devenir industriel. Vivarin crée une verrerie à Trinquetaille qui sera la première industrie arlésienne. L'usine emploie cinquante ouvriers et fabrique du verre noir pour mettre le vin de Camargue exporté jusqu'en Russie. Cette industrie est basée sur l'utilisation du sable de Camargue et le problème du combustible (il n'y a pas de bois) est résolu par l'apport de charbon de terre venu du Creusot par le Rhône. Cette industrie est détruite par la Révolution.

Il faut noter aussi l'existence d'un bureau du tabac à Arles, s'occupant principalement de la consommation locale, qui emploie quelques ouvrières.

La Révolution éclate dans une ville prête à la révolution industrielle et elle lui porte un coup très grave dont elle se remettra difficilement.

## **UN PEU D'HISTOIRE : LE DÉBUT DE LA RÉVOLUTION À ARLES**

Les Arlésiens ayant eu quelque célébrité dans l'histoire crurent, au commencement de la Révolution, qu'il était de leur honneur d'y jouer un rôle. À cet effet ils s'armèrent et se partagèrent bientôt en deux factions, dont l'une soutint avec vigueur le nouveau système français et l'autre le combattit avec opiniâtreté. Ces deux partis, les Monnaidiers et les Chiffonistes, se firent une guerre continue jusqu'à l'avènement de Napoléon. Les Monnaidiers, formés principalement de portefaix, se réunissaient dans la rue de la Monnaie et portaient un sou troué à la boutonnière. Les Chiffonistes quant à eux se rencontraient dans la maison du chanoine Giffon (tour de Roland du théâtre antique) et portaient comme signe de reconnaissance un siphon sur lequel était inscrit F.A.M.R. (fidèle à mon roi). Au revers de la médaille était un serpent, emblème de l'éternité, et, au centre, une fleur de lys. L'affrontement entre les deux partis fut très violent. Pierre Antoine d'Antonelle fut remplacé par Loys (royaliste) au poste de maire. Celui-ci voulut faire d'Arles un véritable camp retranché. Dès septembre Marseille envisagea une expédition contre la cité rebelle. L'opposition des autorités départementales et plus encore le désaveu de la Législative en empêchèrent la réalisation. Finalement, malgré tous les refus, une armée marseillaise entra dans Arles le 29 mars 1792, en chassa les Chiffonistes et réinstalla les Monnaidiers.

### **L'ÉDUCATION ET LA CULTURE ARLÉSIENNES**

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'alphabétisation est très lente en France, mais à Arles de nombreuses tentatives généreuses essaient depuis le début du siècle d'améliorer l'éducation des enfants. Malgré le prix peu élevé et parfois nul de la pension dans les collèges et les fondations, les familles pauvres ne peuvent y envoyer leurs enfants et ce sont principalement les fils de nobles ou de bourgeois qui en bénéficient. Les fils d'artisans reçoivent un enseignement familial qui leur permettra de succéder au père.

Fondation Chalamond : la fondation était dirigée par l'hôpital qui devait s'occuper de deux élèves et prendre en charge leurs études pour qu'ils deviennent ecclésiastiques. Lorsque les deux élèves avaient réussi, l'hôpital devait en prendre deux autres et ainsi de suite. Cette fondation disparut à la Révolution.

École Laugier : malgré de nombreux procès, l'école fondée par Laugier au début du siècle est prospère. La Révolution, encore une fois, arrête cette prospérité. Les élèves qui suivent ces cours deviennent avocats, médecins ou encore ecclésiastiques.

Le collège d'Arles : dès 1762, les pères Jésuites qui dirigeaient le collège purent constater, dans les discussions publiques et dans le



conseil de ville, l'influence grandissante de leurs adversaires, et, le 15 février 1763, Estrangin, chargé de l'administration des biens, leur enjoignit de quitter le collège par l'application de l'arrêt du 27 janvier de la même année supprimant la Société de Jésus. Cependant les pères revinrent presque tous mourir dans la cité arlésienne.

Mgr Du Lau essaya de rendre un peu de vie au collège. Il rouvrit le pensionnat et paya la pension de la plupart des élèves. En 1791 la Société des Amis de la Constitution tint ses séances au collège, dans une salle d'abord puis dans la chapelle. En 1792 on établit dans le collège des écoles patriotiques mais, peu à peu, l'activité s'estompa. Depuis 1907, le collège abrite le Museon Arlaten fondé par Mistral et donc protégé des mutilations possibles.

La Providence : cet établissement recevait des jeunes filles afin de leur apprendre les travaux de ménage et la couture. L'école fut prospère jusqu'en 1791, date à laquelle on décida de remplacer les sœurs qui ne voulaient pas prêter serment. On confia la direction de l'établissement à la veuve Couston et à ses deux filles mais les sœurs refusèrent de quitter l'école. La mort de la directrice la même année motiva leur départ. Ensuite l'établissement fut alloué aux hospices d'Arles puis vendu. L'œuvre de Madame de Roquemartine et de Marie-Catherine de Grille n'existait plus. En 1814-1815 on essaya de remettre sur pied la fondation mais sans succès. Plus de trois cents jeunes filles avaient quand même bénéficié de cet enseignement.

Initiative de Mgr Du Lau : sous l'initiative de Mgr Du Lau, on organisa un cours public et gratuit d'accouchement. Mgr Du Lau incita par une lettre pastorale toutes les sages-femmes à assister à ces cours et pour les convaincre, il s'offrit de payer tous leurs frais de séjour et de voyage.

Le marquis de Méjanès : le marquis de Méjanès mourut en 1780. Dans son testament il laissa un choix à la ville d'Arles : comme il était à la fois bibliophile et très riche, il proposa à la ville d'Arles de choisir entre ses livres et sa fortune. Les Arlésiens choisirent bien sûr la fortune et les livres partirent pour Aix-en-Provence. Les Arlésiens gaspillèrent la fortune du généreux marquis. Quant aux livres, les Aixois les conservèrent avec jalousie et les possèdent encore.

Tous les efforts de quelques-uns pour apporter à la population arlésienne une culture convenable furent anéantis soit par la Révolution, soit par la puérité des Arlésiens qui préférèrent l'argent aux livres, les biens matériels aux biens de l'esprit.

**M. Boiron.**

## Arles au bas Empire (suite de la p.2)

VERS 2 — Arles, petite Rome des Gaules, toi que Narbonne martienne et que... (à l'époque d'Ausone, la ville d'Arles qui avait servi plusieurs fois de résidence impériale, était bien une petite Rome... gauloise).

VERS 3 — Vienne, enrichie par les populations rurales des Alpes avoisinent. (Narbonne, Arles et Vienne n'étaient voisines que par leur territoire, car chaque cité administrait la valeur de plusieurs départements actuels).

VERS 4 — Tu es si bien partagée par les flots impétueux du Rhône.

VERS 5 — Que le paysage central établi par tes soins, c'est le pont de bateaux... (L'auteur ne manque pas de mettre en relief le célèbre pont de bateaux, véritable prouesse de la technique romaine ; car aux premiers siècles de l'Empire, on franchissait le fleuve au moyen d'un bac).

VERS 6 — Sous lequel transitent les produits commerciaux du monde romain.

VERS 7 — Mais si tu ne les retiens pas, tu en enrichis d'autres peuples d'autres cités (ces deux vers sont destinés à souligner l'importance d'Arles, carrefour fluvial et maritime, port d'entrepôt : ex. les Cryptoportiques, énormes magasins souterrains).

VERS 8 — Dont la Gaule celtique et l'Aquitaine aux vastes horizons, profitent pleinement.

Ainsi ce curieux poème, en dépit de sa concision, est pour nous un précieux témoignage - une sorte de document photographique : la ville double, les deux ports, la cité impériale - évocation du Palais, le fleuve impétueux, le pont de bateaux, la profusion de marchandises, leur réexpédition en direction des régions voisines tout y est, rien n'y manque.

Le voyageur Ausone descendait le cours du Rhône, aussi a-t-il découvert les ports en premier (tuos portus) : Arles ne lui refuserait pas l'hospitalité, mais il est pressé, il ne peut descendre à terre : que voit-il donc au passage ?... Le pont de bateaux, l'incessant trafic commercial...

Mais il ne doit pas s'attarder, devant regagner son Aquitaine natale dont l'évocation à la fin du dernier vers, sert d'excuse élégante à la brièveté du poème.

**G. Grossi**

---

(1) On retrouve cette même expression « Arles la double », sur l'une et l'autre rive du Rhône dans une lettre du même auteur (duplex Arelas Alpinae tecta Viennae Narbonemque...) — ainsi que dans le poème de la Moselle (a duplicemque per urbem...).

# Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence

TITRE - II -

DE LA CONQUÊTE ROMAINE AU ROYAUME D'ARLES

Datation	ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET EN PROVENCE
350	<p><b>Chapitre II. — Le temps du Christianisme et la fin de l'Ordre romain (suite et fin)</b></p> <p>Le successeur de l'évêque Valentin d'Arles se nomme Saturnin. Soutenu par l'empereur Constance II, il réunit un concile à Arles qui condamne l'évêque d'Alexandrie Athanase, défenseur du Concile de Nicée contre l'arianisme (cet évêque avait été réhabilité par Constant, frère cadet de Constance).</p> <p>L'arianisme triomphe alors en Gaule, comme en Orient.</p>
353	<p>L'empereur Constance II donne à Arles des jeux fastueux. La représentation grandiose qui a lieu au théâtre est probablement la dernière qui y sera donnée avant sa destruction complète par les chrétiens qui vont construire leurs basiliques avec les pierres et les marbres de ce magnifique monument romain (il est fait mention de cette destruction dans la « Vie de saint Hilaire »).</p> <p>Les gradins et l'orchestre vont bientôt disparaître sous les décombres et peu à peu des rues et des maisons vont apparaître sur les lieux mêmes du Théâtre.</p>
356	<p>Concile de Béziers qui, comme celui de Milan, fait triompher une nouvelle fois l'arianisme en Provence et en Gaule.</p> <p>Il prononce le bannissement de nombreux évêques. Mais ceux-ci se ligueront pour chasser Saturnin de l'Église et maintenir le dogme du concile de Nicée.</p>

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE**  
**et événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

— 350. Un officier d'origine franque et servile, Magnence, aidé de Marcellin, comte des affaires privées, ministre trésorier de l'empereur Constant, renverse ce dernier en son absence, lors d'un banquet à Autun.

Magnence fait assassiner peu après Constant à Castrum Helenae (Elne en Roussillon) — ville fondée par Constantin — où il était venu se réfugier auprès de sa tante Anastasia.

Un usurpateur germain règne donc désormais en Occident.

Cependant Constance II, empereur d'Orient, venge son frère Constant en battant les troupes de Magnence qui se suicide à Lyon en 353. Il devient empereur d'Occident.

C'est vers cette époque que se place le début de l'extraordinaire carrière apostolique de saint Martin. Fils d'un tribun militaire païen et militaire lui-même, il est en service à Amiens (épisode du manteau donné au pauvre). Il quitte l'armée et va trouver saint Hilaire, évêque de Poitiers. Après sa conversion, il devient évêque de Tours et se voue à la conversion des païens. Il meurt en 397.

**— 354. LE PAPE LIBÈRE CÉLÈBRE POUR LA PREMIÈRE FOIS À ROME LA FÊTE DE NOËL.**

— 355. Concile de Milan qui fait à nouveau triompher l'arianisme.

Constance II nomme son cousin Julien, César de la Gaule. Ce dernier part en campagne contre les Francs et les Alamans qui ont à nouveau franchi le Rhin et reprend Cologne.

— 357. Bataille de Strasbourg où les Francs, commandés par Chnodoman, sont vaincus. Après de nouvelles victoires sur la Meuse et pour pouvoir surveiller de plus près cette frontière du

On fait remonter à cette époque la « Madone della Velatio » l'une des plus belles fresques de l'art chrétien primitif. Elle orne un cubiculum des catacombes de Priscille à Rome.

Eusèbe, Évêque de Césarée présente dans sa « chronique » la première histoire universelle. Il publie également une « Histoire de l'Église ».

348 — Naissance de Prudence, premier poète chrétien. (œuvre maîtresse : « La Psychomachie ». Exposé sur la grandeur de la foi et des vertus qui en découlent).

La musique sacrée atteint son apogée en Syrie avec Ephraïm (composition des hymnes qui sont introduits en Occident par St Ambroise en 370)

Athanase, Évêque d'Alexandrie publie une vie de St Antoine qui aura une grande influence sur le monachisme en occident.



Monogramme du Christ sur une agrafe pour draperie de l'époque de Constantin.

362

**Un concile réuni à Paris condamne l'évêque d'Arles, Saturnin, auquel succède Concorde.**



Vase chrétien primitif qui servait aux pèlerins à rapporter de l'eau bénite puisée en terre sainte.

367

**Séjour présumé des empereurs Valentinien et Gratien dans le palais édifié par Constantin.**

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE**  
et événements très importants extérieurs à l'Europe

Monuments  
Arts  
et Littérature

Rhin, Julien installe ses quartiers d'hiver à Lutèce (Paris).

Constance II impose à tout l'Empire l'arianisme comme religion d'État.

— 358. Les Francs envahissent le territoire des Bataves (Belgique).

— **360. Au Concile de Paris, saint Hilaire, évêque de Poitiers, formule la théorie du mystère de la Sainte Trinité. Il est donc l'adversaire de l'arianisme et le premier théologien de la Gaule.**

— 361. Mort de l'empereur Constance II. Julien est proclamé empereur. Il est païen et c'est le retour au paganisme. Les temples des anciennes divinités romaines sont rouverts sur l'ordre de l'empereur.

— 363. Mort de l'empereur Julien au cours d'une campagne contre les Perses.

— 364. Règne de Jovien pendant 8 mois et proclamation de Valentinien empereur, qui prend le commandement de l'Occident et cède l'Orient à son frère Valens.

Valentinien est partisan du Credo de Nicée et donc l'adversaire de l'arianisme que son frère continue à imposer en Orient.

**MILAN EST LA NOUVELLE CAPITALE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.**

Le Franc Malaric est nommé commandant militaire en Gaule.

— 365. Les Alamans franchissent le Rhin et s'enfoncent profondément en Gaule.

— 366. Ils sont défaits à une **nouvelle bataille** des champs catalauniques (près de Châlons-sur-Marne).

— 367. Valentinien nomme son fils Gratien coempereur à Amiens et conclut un traité avec les Burgondes établis dans la région du Main (en Allemagne).

— 368. Théodose, général de Valentinien, refoule une fois de plus les Pictes et les Scots en Bretagne.

— 360. Construction de Sainte-Marie Majeure à Rome.

**ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE**

Datation

374

Le Concile de Valence sous la présidence de l'évêque d'Arles, Concorde, condamne définitivement l'arianisme.

Le tombeau de cet évêque, qui mourut peu de temps après le concile, est l'un des plus beaux qui soient parvenus jusqu'à nous.

379

Mort de l'évêque Concorde. Constance lui succède.

381

La « Provincia Romana » qui comprenait depuis 60 ans la Narbonnaise et la Viennoise est à nouveau remodelée sur le plan administratif.

La partie orientale de la Viennoise devient la Narbonnaise seconde, chef-lieu Aix, et comprend les cités d'Apt, de Riez, de Fréjus, d'Antibes, de Sisteron et de Gap, alors que toute la partie située à l'ouest du Rhône s'appelle désormais Narbonnaise première.

Le découpage administratif de la « Provincia » va être également une source de difficultés sur le plan religieux. La subordination de l'évêque d'Arles à celui de Vienne est désormais anormale en raison du rôle grandissant de notre cité dans l'Empire romain comme nous allons le voir. De son côté l'évêque de Marseille, Procule, invoquant la grandeur passée de la cité phocéenne, répugnait aussi à une telle subordination envers l'évêque d'Aix. Il se comporta en métropolitain et fit des ordinations dans la Narbonnaise seconde. Un concile réuni à Turin en 398 pour trancher la question différa sa décision tant que Procule occuperait son siège. La primauté du siège épiscopal d'Arles ne sera reconnue qu'en 417.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE  
et événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments  
Arts  
et Littérature

— 371. Les Saxons pénètrent en Gaule mais sont refoulés sur les côtes britanniques et gauloises.  
**L'EMPEREUR VALENTINIEN S'INSTALLE À TRÈVES.**

374. Construction du baptistère de Fréjus.

— 375. Les Huns font leur apparition sur le Danube. Ils sont alliés aux Alains et aux Ostrogoths qui sont en lutte contre les Wisigoths évangélisés et alliés des Romains.

Mort de Valentinien.

— 379. Avènement de l'Empereur Théodose.

380. Le pape Damase introduit l'Alleluia oriental dans la liturgie pascale.

— **381. Un deuxième concile œcuménique se réunit à Constantinople. Tous les participants adoptent le Credo de Nicée. Constantinople devient ville patriarcale de l'Empire d'Orient à côté de Rome et d'Alexandrie.**



**ÉVÈNEMENTS  
EN ARLES ET EN PROVENCE**

Datation

383

Mort de l'évêque Constance qui est inhumé dans la basilique des Alyscamps qui deviendra plus tard Saint-Honorat.

395

**Théodose a transporté sa résidence de Trèves à Arles QUI DEVIENT CAPITALE DE TOUTES LES GAULES.**

Arles est en effet le siège du Prétoire des Gaules et de l'assemblée annuelle des délégués des provinces. C'est l'époque où Arles est appelée « Mater omnium Galliarum » (mère de toutes les Gaules), tant est grand son prestige politique, économique et culturel.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE**  
et événements très importants extérieurs à l'Europe

Monuments  
Arts  
et Littérature

— 383. Un usurpateur, Maxime, venant de Bretagne, débarque en Gaule avec ses légions et attaque Gratien, coempereur commandant les troupes d'Occident. Ce dernier trouve la mort au cours des combats, à Lyon.

L'empereur Théodose ne peut faire autrement que de reconnaître Maxime comme Auguste des trois Gaules.

Maxime envahit alors l'Italie.

Théodose, qui se trouve en Orient, renforce son armée en enrôlant des Huns, des Alains et des Goths, et défait Maxime.

— 386. Saint Augustin, qui sera l'un des plus célèbres Pères de l'Église, né en 354 en Numidie (région de Constantine, Algérie), se convertit et est baptisé la nuit de Pâques, à Milan.

— 390. **SAINT AMBROISE, ÉVÊQUE DE MILAN, PROCLAME L'INDÉPENDANCE DE L'ÉGLISE VIS-À-VIS DE L'ÉTAT.**

— **391. L'EMPEREUR THÉODOSE DECLARE LE CHRISTIANISME RELIGION D'ÉTAT ET INTERDIT TOUS LES CULTES PAIENS DANS L'EMPIRE.** Le christianisme est désormais répandu dans tout l'Orient de langue grecque, sauf à Athènes où il n'a pas encore pu prendre pied.

En Occident la plupart des villes et des garnisons sont acquises aux chrétiens.

-- 392. Théodose est seul maître des empires d'Orient et d'Occident.

-- 394. Les Jeux Olympiques sont célébrés pour la dernière fois.

— **395. L'EMPIRE EST DÉFINITIVEMENT PARTAGÉ ENTRE ROME ET CONSTANTINOPE À LA MORT DE THÉODOSE (à Milan, le 27 janvier).**

Arcadius, en effet, fils de Théodose, âgé de 18 ans, devient empereur d'Orient tandis que son frère Honorius, qui n'a que 11 ans, est proclamé empereur d'Occident. Aussi le Vandale Stilicon, marié à la nièce de Théodose, est-il nommé régent d'Honorius et généralissime d'Occident.

386. Début de la construction de St Paul hors les murs à Rome.

À cette époque plusieurs édifices païens importants sont détruits par les chrétiens ; notamment le temple de Serapis à Alexandrie et surtout la fameuse bibliothèque de cette ville qui fut la plus grande de toute l'Antiquité.

Ce quatrième siècle aura été un siècle d'épreuves pour le christianisme.

— Après avoir été persécutées, les communautés chrétiennes furent déchirées par les dissensions nées entre les membres les plus éminents de l'épiscopat.

— Le donatisme, l'arianisme et le manichéisme divisèrent les chrétiens et entraînèrent des luttes d'influence qui souvent dégénérent en luttes tout court. Les théories aboutirent en effet à des prises de positions dogmatiques et à des actions parfois violentes dans les deux sens.

Toutefois il convient de souligner que l'Église put garder l'intégralité du dogme primitif grâce notamment en Occident à l'évêque Concorde d'Arles et en Orient à Athanase, évêque d'Alexandrie. Ce dernier, par ailleurs disciple de l'anachorète saint Antoine, fut le premier à prêcher l'idéal de renoncement au monde et de la vie monastique. C'est en effet à cette époque que naquit le monachisme chrétien avec les premiers ermites retirés dans le désert d'Égypte (saint Antoine et saint Pacaume notamment).

Il convient enfin de signaler que c'est au cours du IV<sup>e</sup> siècle que naît le culte de la Vierge Marie considérée comme « Théotokos », mère de Dieu. Saint Grégoire de Nysse (ancienne ville de Cappadoce) en Turquie, nous rapporte les nombreuses apparitions et les miracles qui ont engendré au cours de ce siècle le culte marial. Vers 350, saint Ephrem, père de l'Église et écrivain syriaque, témoigne de la dévotion populaire à Marie dans une célèbre prière qui le fit surnommer le troubadour de la Vierge.

**ÉVÈNEMENTS  
EN FRANCE ET EN EUROPE**  
et événements très importants extérieurs à l'Europe

Monuments  
Arts  
et Littérature

**HONORIUS INSTALLE SA CAPITALE À  
RAVENNES.**

À cette date, l'Empire romain d'Italie n'a plus que quatre-vingts ans de vie.

La désagrégation du monde romain, caractérisée par l'effritement progressif de la paix et de l'ordre que les empereurs avaient fait régner à l'intérieur de ses frontières, va s'accélérer sous les coups répétés des barbares qui mettent l'Europe et le Moyen-Orient à feu et à sang.

**Ouvrages consultés :**

Cf. bulletin n° 1, page 13.

Il convient d'ajouter à cette liste **l'Histoire de Provence**, de M. Raoul Busquet.

**M. BAILLY (à suivre).**



Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1973 — Imp. l'Homme de Bronze - Arles  
Directeur de la publication : M. Landriot